

Du jeu libre à la liberté du Je

Conférence d'Odile Monteaux,
Jardinière d'enfants à Verrières-le-Buisson,
Au colloque Kolisko (21-25 août 2006 à la
Maison de l'Unesco, Paris)

Pour que nous puissions nous comprendre, nous entendre, je voudrais préciser que, lorsque je parle du Je, de l'émergence du Je, il s'agit du même travail d'élaboration de la personnalité que Marie-Louise von Franz nomme « individuation » et que Françoise Dolto approfondira au niveau de l'enfant pendant toute sa vie.

Les photos que vous pourrez voir vous donneront une petite impression de ce que l'on appelle « jeu libre » ou jeu spontané dans un jardin d'enfants Steiner-Waldorf. Ces jeux spontanés sont le centre de l'activité de ces jardins d'enfants. Récits de contes, moments artistiques entourent ces espaces centraux et rythment la vie quotidienne.

Je suis à votre image

Lorsque l'enfant s'éveille au monde, et il est un tout non encore différencié. Le noyau du Je est profondément uni à la volonté modelante de son corps physique. Ainsi, il fait un avec le monde. Lui dans le monde, le monde en lui font un. La première perception de ce Je, c'est dans le regard qu'on va aller la chercher et de là va naître le premier jeu, jeu du regard, jeu du sourire. Tout parent qui ne rencontre pas le regard de son bébé a l'intuition qu'il est différent ; le chemin sera souvent long avant de le verbaliser, de questionner des spécialistes, mais l'intuition et là.

Premier jeu de reconnaissance de l'autre (maman, papa) ; le bébé sourit à l'apparition de sa mère, elle disparaît, il se fond à nouveau dans le grand tout. Jeu qui va se métamorphoser selon les âges, l'enfant se cache les yeux derrière ses mains et attend que l'on manifeste sa disparition : « *Tiens, où est Pierre, je ne le vois plus !* ». Pierre ouvre ses mains, « *Ah, le voilà !* ». Pierre trépigne de joie et recommence à l'infini. Puis derrière un arbre, derrière une porte, le jeu de cache-cache se poursuit et évolue. A deux ans Agathe a caché son pied sous un coussin et demande « *Où est mon pied ?* » Que fait l'enfant ? Il découvre qu'il peut être lui-même sans la présence de l'autre, de ses parents. Il se découvre. Les parties de son corps peuvent être cachées et lui appartenir tout de même. Chaque prise de conscience est un nouveau doute. A 18 mois : « *Je ne vois plus maman, papa, ils ne reviendront plus* ». A trois ans : « *S'ils s'en vont, je ne suis plus rien !* ». Et l'enfant est inconsolable. Ce sont des moments difficiles pour les confier à une nourrice ou à l'école ! Alors, il faut jouer et rejouer à cache-cache et rire jusqu'aux larmes et ainsi franchir un nouveau cap. Le Je de l'enfant émerge du grand tout. C'est une naissance à soi. Je pense à ce petit Hugo qui avait eu une naissance très difficile et qui, à quatre ans, courait dans le bois, tenant l'un ou l'autre par la main, se cachant derrière un arbre et demandant : « *Où est Hugo ?* ». Le « *Coucou, il est là !* » de l'adulte le faisait exulter de joie ! Mais quand on chantait la ronde de « *Passez pompons, les carillons... les portes sont fermées à clef* », de grosses larmes coulaient sur ses joues ; mais il disait : « *Encore !* ». Il luttait avec cette porte qui avait failli l'empêcher de dire « *Coucou, je suis né* ».

Puis vient le premier « jouet », instrument pour jouer : ce sont les mains et les pieds. « *Je les suce, je les mords, je les fais disparaître.* » Peu à peu l'enfant se les approprie, il les fait siens. Au début n'importe quelle main bienveillante est bonne à tenir, à sucer, puis peu à peu : « *C'est mon pouce le meilleur !* » Quel jeu que la découverte de son corps ! C'est l'âge où il faut jouer pour l'habiller, passer le bras dans l'une des manches, la jambe dans le pantalon. On

a l'impression de faire atteinte à sa personne, de lui enlever de sa liberté. Certains enfants ne supportent pas qu'on leur tienne la main ou qu'on leur donne la main pour marcher, tant est grand leur besoin de se percevoir. C'est l'âge du « moi tout seul ».

Le monde qui l'environne, c'est le monde des grands. Au départ, l'enfant n'a que faire du monde que l'adulte a créé pour lui : une petite table, une petite chaise, de la dînette, des crayons, du papier pour lui. La vraie vie, c'est la table commune, les casseroles, le stylo, le papier sur le bureau, voire l'ordinateur. L'enfant va toucher à tout, c'est l'âge de l'enfant terrible ! Non, l'enfant dit tout simplement « *Je suis* » « *Je suis à votre image, je fais comme vous, J'imite, Je suis en sympathie avec vous, avec ce qui m'entoure* ». L'enfant se différencie du grand tout et entre en relation avec son environnement. Il se lie, se relie à ce monde ; il l'expérimente et s'expérimente lui-même, il « s'essaie » (au sens où Montaigne l'entendait), il joue, il s'apprend.

Souvenez-vous du bébé qui, du haut de sa chaise, lâche un jouet, ferme les yeux avant qu'il ait touché le sol, car déjà il a fait l'expérience du bruit de l'objet touchant le sol. Si on rattrape l'objet au vol, il est tout étonné de ne rien entendre et regarde par terre. C'est là que l'intuition créatrice de l'éducateur, du parent ou du professionnel devrait s'épanouir pour accompagner l'enfant dans ses découvertes et dans sa nouvelle relation au monde. Des gens très malins ont inventé toutes sortes de jouets éducatifs évitant tous les désagréments du jeu de l'enfant à la conquête du monde. Au lieu d'expérimenter ce que l'enfant rencontre, les objets de son entourage, il appuie sur des boutons et entend un bruit. Par exemple : une vache. Lorsque l'enfant entend une vraie vache, il dit : « *C'est comme dans le bouton rouge* » et non pas l'inverse, « *Le bouton rouge, c'est comme la vache dans le pré !* » On est dans le virtuel. Heureusement, la volonté créatrice poursuit sa quête en mouvement perpétuel et le tableau d'éveil, bien posé à terre, deviendra une merveilleuse plaque de cuisson !

Mais ce que l'on a empêché en offrant un tel jouet à l'enfant, même si on lui a consacré du temps pour faire avec lui et lui apprendre, c'est la juste relation aux choses et aux autres. On ne tient pas et on ne lâche pas de la même manière la cuiller en bois, le verre en plastique et la tasse en porcelaine. On ne peut pas prendre, pour écrire, le rapport financier de papa ou les copies des élèves de maman. Il s'agit en réalité de l'éveil du respect de soi et de l'autre. L'enfant découvre qu'il y a un univers commun et un univers personnel. Cette force vitale, volontaire, va devoir se métaboliser pour accéder à la symbolique harmonieuse du toi et moi. Ce travail passe par la parole et la répétition.

Le monde dans mon baluchon

Nouvelle étape du jeu : Le petit met tout dans un sac, un panier, un carton, une caisse. Tout est en vrac : la cuillère, les clés de la maison, du papier, un verre etc. Il déménage en menant dans une autre pièce son baluchon, son monde. Il prend le monde avec lui. Il s'est distancié du monde et c'est lui qui le prend avec ! Il veut devenir maître du jeu. Dans ce grand baluchon où tout le monde est en vrac, tel le Tohu bohu, l'enfant métabolise : il transforme, il a besoin de faire et refaire. Pour cela, il a besoin de nous, comme grand ordonnateur. Il faut mettre de l'ordre et remettre les objets à leur place à la fin du jeu, afin que la métabolisation se fasse jusqu'au bout. Un grand calme apparaît ; après le chaos, les choses sont rentrées dans l'ordre. Le jeu du « monde dans mon baluchon » n'est pas encore fini lorsque les enfants arrivent au jardin d'enfants. Ils vont emplir paniers et caisses de galets, pommes de pin, tissus. Mais on observe que le baluchon voyageur se sédentarise en une maison terrier. Petite, basse, sombre emplit de réserves. Cela devient le point d'attache du jeu et l'enfant se sent libre d'aller et venir, de jouer à un autre endroit, à autre chose et y revenir. L'enfant tout à la construction de son corps physique est dans la volonté instinctive et dans le jeu spontané. La volonté en tant que pulsion apparaît un peu plus tard, et le jeu se transforme : prendre le plus, le tout pour moi, aller plus vite pour attraper le bois convoité par le petit ami. Dans un premier temps le monde appartenait à l'enfant. À présent, il prend pour avoir plus, plus que le voisin, pour dominer, devenir maître du monde. Il met de l'antipathie entre lui et le monde, entre lui et

l'autre. Il rentre dans la phase de l'égoïsme nécessaire à l'émergence de ce Je. Et là encore, l'éducateur est sollicité. Plus moyen d'y échapper, aucun jeu éducatif ne peut venir en aide ! C'est notre lien à l'enfant qui va nous aider. L'observation répétée de la manière dont il s'exprime nous guide vers l'intuition juste du geste éducatif. L'observation est le premier instrument de l'intuition. Remettre chaque enfant à sa place dans son propre développement. Que chacun puisse grandir dans ces confrontations et non subir. Après la sympathie, l'antipathie est nécessaire pour se séparer du monde pour être soi. Rendre possible une relation nouvelle vers l'empathie, début d'un long chemin qui ne peut être atteint qu'après sept ans.

Etty Buzin dit dans « *Me débrouiller, oui, mais pas tout seul !* » : « **Jouer, c'est faire l'expérience d'une autonomie future, celle qui permet de se suffire à soi-même dans les moments de solitude et de savoir rester soi-même en collectivité.** »

La maison terrier évolue vers une maisonnette où l'enfant sera accroupi. Il ne peut habiter un grand espace. Et ses capacités de construction sont à cette mesure. Quelle déception pour les papas quand ils construisent de vraies cabanes et que les enfants n'y jouent pas ; mais ce n'est physiologiquement pas la leur.

C'est seulement encore plus tard que l'enfant construit une maison s'élevant vers le ciel, plus haute que lui, où il se tient debout.

Dans ces constructions, le désir est né de la volonté. Désir de se construire sa propre maison, la maison de son Je. Le jeu sera fait et refait toujours au même endroit, avec les mêmes objets.

Les relations s'établissent autour du constructeur.

Du chaos est né une construction, tel l'agriculteur qui retourne la terre, enfouit des grains, puis laisse venir les fruits à lui.

Le monde en marche

Un autre aspect du jeu, après le mouvement, c'est le rythme. Le petit sur son cheval, se balance. « *Toc, toc !* » fait le cheval à chaque balancement. Le petit se donne ses limites tout en avançant. Le jeu du cheval sera repris régulièrement à toutes les étapes du développement de l'enfant (cheval à bascule, cheval-bâton, chevaliers, un enfant faisant le cheval et l'autre le cavalier.)

L'enfant dispose les animaux, les met en file indienne, du plus gros au plus petit, par catégorie. Je revois un petit Raphaël qui avait fait le tour du jardin d'enfants le long des murs, en disposant une pomme de pin, un marron, une pomme de pin, un marron... Ce jeu l'avait occupé deux heures durant. Ces alignements d'objets nous rappellent ceux de Carnac ou Stonehenge. De là naîtront des spectacles pour les plus grands où le décor est déjà disposée. Nous retrouvons dans les jeux, comme dans les dessins, deux grands thèmes : la chaotisation et la segmentation.

L'enfant se range, s'organise, se construit, il grandit, il va de l'avant.

Il organise et garde son troupeau tel un berger.

Au cours de la deuxième année de la vie, la capacité de faire semblant s'élabore. L'imagination créatrice apparaît chez les enfants qui ont pu se lier à la terre, à la vie terrestre. Pour se faire, l'imitation est un outil indispensable. Les enfants ne pouvant accéder « au faire comme » ne s'enracinent pas suffisamment pour développer ensuite « le faire semblant. »

Le premier jeu de « faire comme » c'est faire la cuisine, les gâteaux, puis donner à manger à la poupée, l'habiller, la laver en prendre soin. L'enfant devient maman. Je revois ce petit garçon donnant le sein à sa poupée pendant que sa maman allaite sa petite sœur. Ce même petit garçon traversait la maison, son petit sceau à la main, un petit bâton dans l'autre et s'arrêtait devant chaque porte, plongeait son petit bâton soigneusement dans le sceau et le passait sur les portes. Quelque temps auparavant, il avait vu son grand-père repeindre ces mêmes portes. C'est la vraie vie quotidienne qui intéresse les enfants. Les tâches les plus

simples dont nous avons besoin pour vivre et non l'exceptionnel. C'est sa nourriture pour se lier à son corps, à s'enraciner en lui.

Une amie me racontait, il y a longtemps, comment sa petite fille imitait la nourrice chez qui elle était gardée. Dans la poussette de ses poupées, elle mettait dans des petits sacs différents le goûter, le bavoir, le gant de toilette pour laver la poupée etc. Et mon amie de me dire : « *C'est sûr, ce n'est pas moi qu'elle imite .* » Trente ans ont passé. Mon amie n'est plus de ce monde pour voir, mais moi j'ai vu sa fille et ses deux bébés. Elle a gardé en elle ce côté « bonne nounou » prévoyante pour ses petits. Elle a surtout pu le retrouver au fond d'elle, tout en étant une femme moderne, directrice des ressources humaines chez Dior.

Barbara Donville dans « *Vaincre l'autisme* » dit : « ***Pour que l'existence prenne sens, pour qu'elle fasse expérience, il faut avant tout qu'elle soit vécue par le corps. Rien ne peut être intellectuellement assimilé qui ne soit préalablement ingéré et intégré par le corps, qui ne soit « compris », « pris avec lui » : car pour «ap-prendre », pour nous emparer de ce que l'extérieur de nous livre, il est indispensable de tout d'abord «com-prendre », de prendre avec soi, pour soi, dans le but d'une construction interne.*** »

Barbara Donville dit aussi à propos des enfants différents : « ***le parent, l'éducateur se fait avant tout anthropologue du geste de l'enfant qui lui revient de faire naître jusqu'au bout.*** »

Comment l'enfant passe de l'imitation à l'imaginaire

J'ai vécu récemment une belle histoire avec mes petites filles. L'aînée, cinq ans, me propose dans son restaurant un goûter. Je choisis une glace à la vanille qui m'est aussitôt servie : un tout petit livre jaune de 2 cm dans une jolie tasse. « *Voilà madame, ta glace .* » « *Non* », répond la petite sœur de 18 mois, « *Pas glace, clim* », c'est-à-dire livre dans son langage. « *Mais c'est pour de faux* », répond la grande sœur. Mais la petite sœur n'en démord pas ! Et va au congélateur dans la cuisine pour chercher une vraie glace. Sa grande sœur lui dit, « *Mais non, on est au restaurant !* ». Voyant la colère de la petite, elle va chercher un marron dans un panier qu'elle met à la place du livre. La petite Salomé est apaisée, le marron peut devenir glace et le livre est redevenu « *clim* », c'est-à-dire un objet en voie d'appropriation. Elle n'est pas encore à l'âge du « faire semblant », elle ne dit pas encore Je. Il faut s'être déjà enraciné dans le monde pour imaginer que la chaise peut devenir une voiture. Maintenant, l'enfant peut passer à une nouvelle phase du développement de sa personnalité. Il joue à faire « comme si j'étais ». Il endosse un nouveau rôle au conditionnel. « *Tu serais le papa, toi le chien, toi le grand frère, et moi le petit chat !* », « *On serait violoncelliste* ». Ils s'essayent à de nouveaux sentiments, à la vie : se faire câlin comme le chat, dissuasif comme le chien, gentiment autoritaire comme Papa, et plutôt plus autoritaire que gentiment, et le vrai Papa se dit : « *Tiens je ne lui parle pourtant jamais sur ce ton* ». Et là, on rejoint, avec l'imagination de personnages, les jeux de cache-cache, je me fais peur ; il y a le voleur, le méchant, le cowboy, le gentil, le faible, le chevalier, super-man, le chef. Je montre qui je suis, mon pouvoir, mes qualités, mes faiblesses.

L'enfant différent nous demande à chaque fois qu'on le croise : « *Comment tu t'appelles ?* » et nous prend par la main tout de suite pour être en nous et que celle-ci soit le prolongement de lui-même. Il est un avec nous, son Je est non différencié; il ne peut s'imaginer être un autre personnage.

Un mal-être, un besoin de s'affirmer, à se montrer peut initier des jeux violents de guerre, d'escalade à la violence. Un jour que nous étions en promenade dans le bois et que chaque enfant s'était muni de bâton devenant rapidement des fusils et pistolets, deux garçons marchaient derrière moi et faisaient monter les enchères en armes. « *Moi j'ai un fusil* », « *moi c'est un fusil à pompe* », « *on a une mitrailleuse* », « *moi un canon et c'est encore plus puissant.* », « *une bombe qui explose tout* », dit l'un au comble de l'énerverment et l'autre répond : « *Oui mais mon papa est le plus fort* », « *Arrête de m'embêter, sinon que je le dis à*

maîtresse Odile. » Puis l'autre m'appelle, je réponds sans me retourner « *Je suis là, qu'est-ce qu'il y a ?* », « *Rien* », me dit-t-il et ils se mettent à bavarder le plus tranquillement du monde. La violence extériorisée par les enfants peut être aussi violence perçue dans le monde. Je citerai le 11 septembre 2001 qui fut une journée inoubliable dans ma vie de jardinière. Les petits étaient d'une violence, d'une agitation chaotique sans précédent. Bataille de pommes de pin, de marrons ; des larmes de ceux qui les recevaient. Les tissus, les pinces à linges volaient en tous sens, tout était déballé et aucun jeu ne se construisait. Un petit iranien pleurait depuis le matin, inconsolable. J'avais hissé le drapeau blanc de la paix, mis quelques règlements... Mon intuition était à « sec ». Pendant la sieste, le calme s'est installé pour un petit moment ; désespérée, je me dis que je n'avais plus les forces ni l'imagination nécessaire pour être jardinière... La journée se finit comme elle avait commencé. Quand tous ces gentils chérubins furent partis, je suis restée au jardin d'enfants pour ranger, réaménager les lieux, amorcer des ébauches de jeux Les poupées bien habillées autour d'un goûter, le tracteur empli de bois prêt à partir espérant ainsi que les bois ne se transformeraient plus en missiles. Je passais en revue intérieurement chaque enfant, comment l'accueillir demain dans son individualité ? Comment partir de chaque être pour former le groupe ? Et je rentre chez moi, espérant que la nuit m'inspirerait. J'ouvre la radio et entends des cris épouvantables et je découvre la terreur, l'horreur à New York !

La rétrospective est le deuxième outil de l'intuition dans la relation éducative. L'échange au collège entre professionnels est le troisième outil d'une pratique réflexive. Le quatrième outil se situe au niveau de mon vécu. Comment étais-je en lien avec moi-même pendant cette journée ? Quelle part de moi-même était effrayée par cette violence ? Et pourquoi me faisait-elle douter ? Comment aborder le travail intérieur, le travail sur soi ?

Apprendre à métamorphoser nos craintes, nos peurs, c'est une exigence éthique à laquelle sont appelés les professionnels du « prendre soin. » Ce travail prend souvent l'un ou l'autre des multiples chemins de la spiritualité.
(Hannah Arendt)

Donner à l'enfant la possibilité de jouer librement, spontanément, de s'expérimenter. Lui laisser le temps pour élaborer son jeu, pour se construire en faisant et refaisant le même jeu des semaines durant. Être soi-même entourant et non-interventionniste, être aux côtés de l'enfant et non dans son jeu, c'est faire acte de salutogenèse dans notre société.
Pour conclure quelques paroles de Barbara Donville : « ***Le monde de l'enfance est cerné par le jeu et par le conte : ils seront tous deux ses instruments et ses épreuves. Le jeu est une absolue nécessité, il a une utilité essentielle : on ne devient vraiment homme que lorsque l'on joue, lorsque l'on utilise le jeu comme moyen, ce qui dépasse de loin le cadre de l'enfance, l'homme joue en effet toute sa vie.*** »